Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 115 (1970)
Heft: 12

Artikel: Il faut aussi combattre en hiver
Autor: Weck, Hervé de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343625

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Il faut aussi combattre en hiver

A travers l'histoire, les désastres provoqués par des campagnes d'hiver peu ou mal préparées semblent innombrables, et lorsqu'on se penche sur la progression de Napoléon ou d'Hitler à travers les plaines russes, on comprend difficilement que des armées aient pu s'engager sans appréhension dans de telles expéditions. Les chefs militaires qui pensaient terminer des opérations d'une si grande envergure avant les grands froids, en les commençant vers la fin de l'été, nous semblent bien prétentieux. On remarque, d'autre part, qu'à partir du XIXe siècle, les conflits ne cessent plus avec la mauvaise saison; dès cette époque, les belligérants, même les Américains en Corée, ont dû résoudre les problèmes inattendus que leur posaient le gel, la neige et le froid.

Si l'on en croit l'expérience de certains combattants nazis sur le front Est, « le froid est pire que le manque de sommeil, car on peut très bien tenir toute une semaine lorsqu'on a la chance de dormir une seule fois tout son saoul[1] »; par contre, si la température se met à baisser, le soldat ne peut rien faire, s'il ne possède pas un équipement adéquat: il se laissera finalement tomber à terre et gagner par un assoupissement que la mort suivra bientôt. Ces conditions atmosphériques rendent très rapidement les hommes prostrés, apathiques. A ce moment, il faut les faire bouger, les occuper à tout prix; même un travail qui semble inutile au premier abord peut convenir: il risque d'indisposer les soldats, mais les fait réagir, sortir de leur inaction, et leur fait oublier, pour quelques instants, la triste réalité.

Bien entendu, l'équipement joue un rôle primordial durant l'hiver; il serait faux toutefois de croire qu'il faut des articles ultramodernes, coûteux et par conséquent toujours introuvables. Les chefs responsables s'en rendirent bien compte au cours de la deuxième guerre mondiale; chaque Américain avait sur lui des sous-vêtements et des chaussettes de rechange, car rien n'est plus dangereux, par temps froid, que de garder les pieds mouillés. Les plus malins découvrirent même la façon la meilleure de faire sécher leurs chaussettes et leurs chaussures: ils les remplissaient de cailloux chauffés dans un feu. Tout le monde s'accorde à vanter l'efficacité du système!

[1] Sven Hassel, *Les Panzers de la mort.*

L'armée américaine, on le sait, a toujours cherché à améliorer le confort des hommes; toutes les nouveautés intéressantes en matière d'équipement ou d'habillement y sont très vite distribuées à la troupe. Pourtant, en décembre 1944, les GI abandonnaient certaines pièces de leur luxueux équipement d'hiver et ne gardaient que des vêtements beaucoup plus simples, donc moins volumineux. Ils découvrirent par exemple que deux chemises de laine procurent autant de chaleur qu'une capote, à condition de retirer et de sécher chaque soir celle que l'on porte sur la peau, et cela même si le mercure a tendance à se solidifier! A certains moments cependant, tout vient à manquer, et l'on doit malgré tout se protéger du froid. La question est plus ou moins résolue quand on sait que des feuilles de journal placées autour du torse protègent du vent le plus âpre.

En hiver, les habits spéciaux ne suffisent pas, et il faut encore se chauffer; une question embarrassante se pose dès lors: comment concilier les impératifs du camouflage avec la nécessité de faire du feu, ce qui se remarque de très loin à cause de la fumée? Les Allemands résolurent le problème avec élégance, en distribuant à la troupe du charbon de bois qui brûle sans dégager de fumée compromettante. Il convient en effet de choisir au combat des solutions simples, car seules elles ont quelques chances d'efficacité; les appareils de chauffage compliqués et encombrants dont sont dotées certaines de nos unités risquent fort de tomber en panne ou de disparaître lors d'un déplacement, et de manquer au moment où on en aurait le plus besoin.

Si les hommes souffrent du froid, il en va de même pour le matériel. En hiver, le métal se couvre de buée à la chaleur et gèle lorsqu'on l'expose de nouveau en plein air. Il faut donc laisser à l'extérieur les armes et les munitions et se contenter de les protéger de la pluie ou de la neige. Qui n'a jamais vu son pistolet s'enrayer parce que la température rendait la graisse complètement figée? Les fusils, les mitrailleuses, même les canons réagissent d'une manière identique. Pendant la bataille des Ardennes, les soldats dégelaient leurs armes selon un procédé assez inattendu: il les aspergeaient d'urine!

Une température très basse peut aussi empêcher le personnel du service de santé de faire son travail. D'après certains témoins de la deuxième guerre mondiale, la morphine se solidifiait en décembre 1944; pour la dégeler, les infirmiers plaçaient les seringues sous leurs aisselles et déposaient le plasma sous le capot des camions et des jeeps.

En période de gel, les fantassins ne peuvent pas creuser normalement leurs trous de tirailleurs, et quand le temps presse, il n'y a qu'une solution: faire exploser une quantité donnée de trotyl; les Américain avaient, même au combat, l'habitude de sauter dans le cratère dès que l'explosion s'était produite, avant que l'ennemi ait pu réagir. Cependant, ce moyen ne saurait suffire à construire des abris ou des fortifications de campagne. Il faut donc prévoir en hiver des machines de chantier capables de creuser un sol durci par le gel, et les réquisitionner assez tôt, car on nagerait en pleine utopie en pensant que chaque unité pourrait disposer des sapeurs au moment où elle en ressentirait le besoin.

Les combats qui se déroulent sous la neige provoquent souvent de lourdes pertes, car il devient très difficile de déceler les mines et de s'ouvrir un passage. Dans de telles conditions, le procédé utilisé par les Allemands à Anzio peut s'avérer très pratique: pour savoir si le terrain était miné, les nazis envoyaient devant la section de tête un troupeau de vaches ou, à défaut, de moutons.

Les questions que nous venons d'évoquer peuvent se poser à tous les genres de troupes; il en est pourtant qui tracassent surtout les formations mécanisées. Des rapports allemands, datant de 1942, indiquent que les chars se voyaient parfois immobilisés par la boue qui gelait durant la nuit. Afin que leurs véhicules ne soient pas bloqués, les soldats plaçaient des madriers ou des poutres sous les chenilles. Les mêmes sources parlent de chenilles complètement neuves qui se cassaient sous l'effet du froid. Jusqu'à présent, je n'ai pas réussi à découvrir la cause physique du phénomène, ni à trouver des renseignements sur les remèdes que les techniciens auraient mis au point.

Le froid perturbe sans cesse les liaisons radio, pourtant vitales pour les troupes mécanisées, car la buée de la respiration gèle sur les diaphragmes des microphones, les empêchant ainsi de fonctionner.

Dans des conditions normales de température, le ravitaillement en carburant pose des problèmes épineux aux responsables du soutien d'une formation blindée, quand on sait qu'un bataillon de chars consomme environ 40 000 litres d'essence ou d'huile diesel pour un déplacement de cent kilomètres sur route. Il faut, en hiver, compter avec une consommation beaucoup plus forte, parce que le temps nécessaire à faire chauffer les moteurs est plus long. Sur le front russe, les Allemands devaient en outre laisser tourner les moteurs sans arrêt, s'ils ne voulaient pas que

l'huile se fige, interdisant alors toute mise en marche. De tels cas ne risquent pas de se produire souvent dans notre pays où la température n'est pas aussi sibérienne, mais, de toutes façons, le ravitaillement ne suit pas toujours pendant la mauvaise saison, à cause de l'état des routes. Conscients de ces difficultés, les soldats des *Panzerdivision* plaçaient sur leurs blindés des bidons d'essence supplémentaires qu'ils n'enlevaient qu'au moment d'engager le combat. Ils augmentaient ainsi leur autonomie et se rendaient un peu plus indépendants des échelons de soutien. De leur côté, les Israéliens, au cours de la Guerre des six jours, suspendaient aussi des jerrycans d'essence aux tabliers de blindage de leurs *Centurions*, non à cause de la température, mais de la longueur de leurs voies de ravitaillement!

Tous les combats qui se déroulèrent dans la saison froide montrent pourtant que de nombreux véhicules sont abandonnés par suite du manque de carburant; les équipages de chars devraient donc savoir comment rendre leur engin inutilisable: il suffit de vidanger l'huile et de faire tourner le moteur ou d'emporter, de faire disparaître, une pièce vitale de l'armement.

L'hiver use les hommes et le matériel; il exige encore un camouflage spécial. Dans des conditions idéales, tous les véhicules seraient recouverts d'une peinture blanche, mais la guerre, que l'on a définie comme un état d'anarchie organisée, permet-elle de s'attendre à des « conditions idéales »? Il faudra donc se « débrouiller » et utiliser des moyens de fortune. Si la peinture d'ordonnance vient à manquer, on peut employer du lait de chaux ou même recouvrir les véhicules avec des toiles blanches. Les taches noires provoquées sur la neige par le départ du coup risquent d'anéantir tous les efforts de camouflage déployés par les équipages de chars. Ceux-ci tiendront compte de cette constatation et placeront une toile blanche en dessous de la bouche à feu, lorsqu'ils ne tirent pas.

Pourtant, le froid et la neige ne présentent pas que des désavantages pour le défenseur. En Suisse, il semble peu vraisemblable que la température descende assez pour que les cours d'eau soient pris par la glace et que l'épaisseur de celle-ci permette de faire passer des blindés. Les Russes calculent en effet qu'une couche de cinquante centimètres supporte un char moyen, alors qu'il en faut quatre-vingts centimètres au moins pour un char lourd. Nos rivières et nos fleuves pourront donc jouer leur rôle d'obstacles naturels pendant toute l'année. L'influence de la neige n'est

pas du tout semblable. Lorsque son épaisseur dépasse soixante centimètres, les blindés ne peuvent plus se déployer dans le terrain et doivent se limiter à utiliser les routes, avec tous les dangers de dérapage que cela peut présenter. Cette situation ne manque pas de favoriser ceux qui sont chargés de la défense d'un secteur donné. Pour mieux illustrer cette constatation, prenons l'exemple des combats qui se déroulèrent autour de Bastogne, lors de la bataille des Ardennes.

La plupart des auteurs présentent les environs de cette ville comme un terrain très défavorable à l'utilisation des chars. Pourtant, en regardant simplement une carte au 1:50 000, on se rend compte qu'il n'en est rien; cette impression se confirme lorsqu'on parcourt la région. Entre le 16 et le 26 décembre 1944, la pluie rendit le sol très mou; il y eut ensuite d'abondantes chutes de neige, ce qui empêcha les formations mécanisées nazies, qui progressaient vers Bastogne, de rouler dans le terrain. C'est en partie pour cette raison que les troupes allemandes ne réussirent pas à prendre la ville. Les Américains, qui étaient inférieurs quant aux effectifs et au matériel engagé, s'établirent dans les villages et se contentèrent de barrer les routes. Si le terrain avait été sec, ou s'il avait été gelé, il aurait fallu mettre en place un dispositif défensif beaucoup plus important. Comme leurs moyens brillaient déjà par leur faiblesse dans les localités, ils n'auraient pas pu former un écran assez étoffé. On s'aperçoit d'ailleurs, en étudiant l'avance allemande, que les blindés quittèrent rarement les routes. Quand ils le faisaient, c'était justement pour s'emparer des villages qui coupaient leur axe d'attaque!

En dernière analyse, on peut affirmer que l'hiver gêne surtout les troupes qui ne sont pas préparées à l'affronter. Rappelons-nous donc la valeur et l'efficacité des unités russes qui harcelaient les Allemands par des températures inhumaines! Le froid semble aussi mortel pour l'armée qui ne bénéficie pas du soutien de la population civile. Cette constatation renforce notre optimisme, car elle permet à nos défenseurs de posséder un atout supplémentaire face à un envahisseur éventuel. Le général Hiver n'est-il pas, finalement, semblable à un professeur sévère qui demande beaucoup au candidat désireux de réussir son examen, mais qui est prêt à récompenser et à soutenir ceux qui comprennent ses exigences?

Premier-lieutenant Hervé de WECK